

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

30/03/2005

Debord : du spectacle au contre-spectacle

« Ce qui doit être aboli continue et notre usure avec. On nous abîme. On nous sépare. Les années passent et nous n'avons rien changé. Encore une fois le matin dans les mêmes rues. Encore une fois la fatigue de tant de nuits pareillement traversées. C'est une marche qui a beaucoup duré. » (Debord, *Sur le passage de quelques personnes à travers une courte unité de temps*, film de court-métrage, 1959)

Le 17 mai 1961, Debord présentait au Groupe de recherche sur la vie quotidienne animé par H. Lefebvre à l'Université de Nanterre dans le cadre des activités du Centre d'études sociologiques du CNRS une communication intitulée « Perspectives de modifications concrètes dans la vie quotidienne » ; en août de la même année, le texte de cette communication était publié dans le n° 6 de *l'Internationale situationniste* (p. 20-27). La note finale de présentation de ce texte précisait : « Cet exposé a été fait par un magnétophone », ce qui ne manque pas d'étonner au premier abord. En lisant la communication, on constate que Debord, qui fait à plusieurs reprises référence aux discussions ayant eu lieu dans le cadre des activités du groupe de recherche depuis sa création, y participait régulièrement : étrangement, il était absent, s'étant fait représenter par une machine, le jour où il y prenait la parole pour « exposer » en son nom propre. Ce n'était pas un accident, mais un comportement typiquement situationniste, comme le fait comprendre le début de la communication, où est déclarée la nécessité de « rompre avec les apparences de la pseudo-collaboration du dialogue factice, qui se trouvent institués entre le conférencier présent en personne et ses spectateurs » (p. 20, col. 1). S'en prendre publiquement, en exploitant un artifice scénographique (Debord a refait à de nombreuses occasions le coup du magnétophone qui ne manquait jamais de produire son effet), aux usages qui font le pain quotidien du conférencier-chercheur, et qui lui paraissent tellement aller de soi qu'il ne pense pas à les remettre en question, c'était signaler dès le départ, par une sorte de déclic, que la seule attitude possible vis-à-vis de tels usages, d'un point de vue révolutionnaire s'entend, est d'en briser, non seulement en parole mais en acte, la factice évidence, en prenant spectaculairement distance par rapport à celle-ci, en vue de la faire apparaître pour ce qu'elle est, à savoir précisément quelque chose de complètement artificiel, donc de modifiable en fait comme en droit. L'objectif était donc de mettre fin à l'engluement (Barthes aurait parlé d'empoisement) dans un certain ordre coutumier, qu'à force de l'accepter en l'état, sans s'interroger à son sujet, on finit même par ne plus voir du tout. Or cette dernière attitude est typique du rapport que l'on entretient ordinairement à l'égard de la vie quotidienne et de ses comportements élémentaires, - Debord donne un peu plus loin en exemple : ouvrir des portes, remplir des verres -, que leur trivialité, leur absence notable d'intérêt, rend littéralement imperceptibles. Mais, si on prend un minimum de distance par rapport à ces gestes, on commence à prendre conscience que l'absence d'intérêt qu'on leur consacre témoigne avant tout du fait que, d'emblée, on en subit la nécessité passivement, comme on le fait au sujet de tout ce que la nature nous impose sans possibilité de discussion. C'est à cette passivité que Debord veut mettre fin, comme il le déclare dans les premières lignes de sa communication, qui donnent le ton de toute sa démarche :

« Etudier la vie quotidienne serait une entreprise parfaitement ridicule, et d'abord condamnée à ne rien saisir de son objet, si l'on ne se proposait pas explicitement d'étudier la vie quotidienne afin de la transformer. » (p. 20, col. 1)

Se fixer comme objectif de transformer la vie quotidienne, c'est donc adopter l'attitude exactement inverse de celle qu'on a spontanément à son égard : c'est se la réapproprier activement, en vue de la changer au lieu d'en perpétuer à l'identique les pratiques réputées normales. Sur ce

point, Debord était en parfait accord avec les positions de Lefebvre, qui, lui aussi, pensait que cela n'a pas de sens d'étudier la vie quotidienne pour elle-même, en la traitant comme un pur objet de contemplation, sans avoir le dessein d'en faire la critique, critique qui ouvre la perspective de son active transformation, en écartant la tentation de la considérer comme un système fermé, soumis inexorablement à des lois immuables qui le font fonctionner en boucle, et condamné par leur intermédiaire à une morne répétitivité.

Dans son exposé, Debord reprenait à son compte la définition de la vie quotidienne proposée par Lefebvre : « ce qui reste quand on a extrait du vécu toutes les activités spécialisées », en attirant cependant l'attention sur le fait que cette détermination de la vie quotidienne comme résidu obtenu par soustraction fait problème : en effet, prise à la lettre, elle justifie que la vie quotidienne soit rejetée à la marge, comme un objet paradoxal qui constitue en réalité un non objet, ce qui explique l'absence de curiosité à son égard. Mais s'intéresser à la vie quotidienne, en ayant en tête de la modifier, c'est renverser la vapeur en s'installant dans la perspective inverse :

« Il est sûr que les activités spécialisées ont une existence ; elles ont même, dans une époque donnée, un emploi général qu'il est toujours bon de reconnaître d'une manière démystifiée. La vie quotidienne n'est pas tout. Bien qu'elle soit en osmose avec les activités socialisées au point que, d'une certaine façon, on n'est jamais en dehors de la vie quotidienne. Mais si l'on recourt à l'image facile d'une représentation spatiale des activités, il faut encore placer la vie quotidienne au centre de tout. Chaque projet en part et chaque réalisation revient y prendre sa véritable signification. La vie quotidienne est la mesure de tout : de l'accomplissement ou plutôt du non-accomplissement des relations humaines ; de l'emploi du temps vécu ; des recherches de l'art ; de la politique révolutionnaire. » (p. 21, col. 2)

« On n'est jamais en dehors de la vie quotidienne. » « Il faut placer la vie quotidienne au centre de tout. » « La vie quotidienne est la mesure de tout. » Ces formules énoncent péremptoirement la décision de prendre la vie quotidienne complètement à rebours de l'idée que, normalement, sans prendre la peine d'y penser, on s'en fait : loin d'être marginale, sa réalité est centrale, c'est-à-dire qu'elle offre le seul point de perspective et d'attaque à partir duquel soit réellement envisageable une transformation effective du monde humain. Se désintéresser de la vie quotidienne, comme on le fait d'ordinaire, c'est consentir à en subir les contraintes, en tant que celles-ci conditionnent un « non-accomplissement des relations humaines », ce que Lefebvre dans son langage appelle l'aliénation, dont elle constitue le lieu véritable. C'est pourquoi passer d'un ordre d'inaccomplissement à un ordre d'accomplissement des relations humaines, ce qui est la définition la plus élémentaire qu'on puisse donner du projet révolutionnaire, suppose avant tout que soit prise en compte la vie quotidienne, non comme un objet de curiosité, et d'une assez vaine curiosité, mais comme le terrain par excellence où doivent être menées les luttes se fixant pour objectif de changer la vie, et non seulement d'en perfectionner tel ou tel aspect étroitement spécialisé. Le propos de Debord, à contre-courant de la position affichée par les partis qui se disent révolutionnaires et qui, à son point de vue, se font une idée complètement fautive de l'action révolutionnaire, précisément parce que, comme tout le monde, ils ont oublié la vie quotidienne et ses problèmes concrets, est donc rien moins que de prendre la vie quotidienne comme « l'enjeu de tout renouvellement révolutionnaire de la vie et de la politique » (p. 22, col. 1) :

« La critique radicale, et en actes, de la vie quotidienne donnée peut conduire à un dépassement de la culture et de la politique au sens traditionnel, c'est-à-dire à un niveau supérieur d'intervention sur la vie. » (p. 22, col. 1)

L'expression « critique radicale, et en actes » est à prendre dans la plénitude de son sens. S'il faut retourner en intérêt le désintérêt ordinaire à l'égard de la vie quotidienne, ce n'est pas en vue de s'extasier devant ses moindres aspects, comme incite par exemple à le faire le mot d'ordre provocateur lancé par Andy Warhol : « All is pretty ! », qui est typiquement une boutade d'illusionniste et de commerçant, si talentueux soit-il, mais c'est en vue d'en épingle la « pauvreté scandaleuse » (p. 22, col. 1), la « misère » (p. 23, col. 2 ; ce thème est au cœur du brûlot diffusé à l'Université de Strasbourg en 1966 par les situationnistes, « De la misère en milieu étudiant », qui est l'un des signes annonciateurs du mouvement de 68). La vie quotidienne telle que nous la connaissons est, déclare Debord, « colonisée » (p. 22, col. 2) :

« La vie quotidienne, mystifiée par tous les moyens et contrôlée policièrement, est une sorte de réserve pour les bons sauvages qui font marcher, sans la comprendre, la société moderne, avec le rapide accroissement de ses pouvoirs techniques et l'expansion forcée de son marché. » (p. 22, col. 2)

Les bons sauvages en question se croient heureux de pouvoir conduire de somptueuses automobiles, signes visibles de leur opulence et de leur puissance, dont les images, vignettes dérisoires, sont encartées dans le texte de l'exposé tel qu'il a été publié dans le n° 6 de *l'Internationale Situationniste* : ils ne comprennent pas que ces images sont en fait les signes ostentatoires de leur asservissement à un monde où les objets sur lesquels se sont fixés leurs désirs leur font la loi, alors même que ces objets sont des produits de leur activité, transformés en fétiches qu'ils adorent aveuglément. Systématiquement investie par la technique, dans une perspective uniment mercantile, comme en témoigne par exemple la vogue des arts ménagers, la vie quotidienne, entraînée dans un rêve d'abondance qui a pour envers sa réelle indigence, est de plus en plus encadrée, contrôlée, et par là même mortifiée, et rendue comme absente à elle-même, littéralement asphyxiée. Elle fait, dans le cadre de la société dite de consommation, l'objet d'une scandaleuse exploitation, qui en tarit les possibilités cachées :

« Dans ces conditions, se masquer la question politique posée par la misère de la vie quotidienne veut dire se masquer la profondeur des revendications portant sur la richesse possible de cette vie : revendications qui ne sauraient mener à rien moins qu'à une réinvention de la révolution. » (p. 23 col. 2)

Ecartelée entre richesse et pauvreté, en état de crise permanente, selon une analyse que Debord partage avec Lefebvre, la vie quotidienne est donc le champ de bataille, où se joue une lutte sans merci entre les deux tendances opposées à l'aliénation et à la libération, lutte dont l'issue reste pour le moment, et peut-être pour toujours, incertaine :

« Si l'on considère que la vie quotidienne est à la frontière du secteur dominé et du secteur non dominé de la vie, donc le lieu de l'aléatoire, il faudrait parvenir à substituer au présent ghetto une frontière toujours en marche, travailler en permanence à l'organisation de chances nouvelles. (p. 24, col. 2)

C'est pourquoi il est vital d'inventer et de proposer de nouvelles formes de vie quotidienne, de manière à en révolutionner les pratiques de fond en comble, et par là lui restituer la créativité dont elle a été spoliée. L'exposé de Debord s'achève en conséquence sur un appel à « l'aménagement de nouvelles configurations de la vie quotidienne, la création libre d'événements » (p. 27, col. 2), ce qui résume le programme du mouvement situationniste, présenté pour finir comme « organisation révolutionnaire d'un type nouveau », dont la nouveauté se définit précisément par le fait qu'elle a pris la vie quotidienne pour cible privilégiée de ses interventions.

La conférence présentée à Nanterre par l'intermédiaire d'un magnétophone, ce qui pouvait aussi être interprété comme un ironique bras d'honneur à l'adresse de la société de consommation, préfigurait les analyses développées ensuite dans *La société du spectacle*, dont la première publication date de 1967, et précède donc immédiatement les événements de mai 68 (l'ouvrage, paru initialement aux éditions Buchet-Chastel a été repris en 1972 aux éditions Champ Libre, puis en 1992 aux éditions Gallimard ; il est actuellement disponible dans la série Folio, n° 2788). L'ouvrage était composé de deux cent vingt et un paragraphes en forme de « thèses », que leur brièveté épigrammatique et leur concentration, qui contrastent avec la longueur indigeste des écrits de Lefebvre, rendaient particulièrement frappantes, tout en leur conférant un caractère dogmatique et péremptoire qui, il faut le dire, prend des formes assez effarantes : pour écrire son grand ouvrage théorique, Debord, qui en toutes circonstances soignait particulièrement son style, a choisi un ton concentré et tranchant qui fait penser à Saint-Just, auquel il semble souvent s'être identifié personnellement. La cible principale de ces thèses était « les droits de l'homme spectateur », c'est-à-dire rendu spectateur passif de lui-même par un mécanisme social oppressant dont les racines sont constituées, comme l'avait vu Marx auquel Debord reprend librement son inspiration principale, par l'exploitation capitaliste.

D'entrée de jeu, le paragraphe 1, qui, selon un procédé familier à Debord, parodie (« détourne ») la phrase d'ouverture du livre I du *Capital* (« La richesse des sociétés dans lesquelles

règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de marchandises »), énonce l'idée qui sert de fil conducteur à toute la suite de l'analyse :

« Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. »

Cette thèse, qui oppose la vie immédiate à sa forme médiatisée par le biais de sa représentation ou de sa spectacularisation, est manifestement d'inspiration feuerbachienne (c'est d'ailleurs une citation de Feuerbach qui sert d'épigraphe à la première partie de l'ouvrage, intitulée « La séparation achevée »). La réalité humaine a été scindée, partagée entre ce qui constitue sa nature première et son image, dans des conditions où le rapport de la copie à son modèle a été retourné (le paragraphe 48 parle de « la réalité inversée du spectacle ») : la copie a pris la place du modèle, de la chose même considérée telle qu'elle est en vérité, qui a été transformée en image de son image, Feuerbach dirait dans son propre langage en objet de son objet. Autrement dit, la société a pris comme principe de fonctionnement sa mise en spectacle, « rapport social entre des personnes, médiatisé par des images » (par. 4), « une *Weltanschauung* devenue effective, matériellement traduite, ... une vision du monde qui s'est objectivée » (par. 5), du fait d'être devenue « le *modèle* présent de la vie socialement dominante » (par. 6).

Cette domination de la vie réelle par ses images doit être prise très au sérieux : génératrice d'illusions, elle n'est pas elle-même une illusion, mais correspond au fonctionnement réel de la société, auquel la production d'images a été incorporée de façon à devenir le moteur effectif de son développement ; c'est réellement, et non fantasmatiquement que le monde social a été renversé, établissant ainsi un « monopole de l'apparence » (par. 12), ou « la dictature de l'illusion dans la société moderne » (par. 213). Il y a donc, en un sens qui n'a rien de métaphorique, une véritable économie du spectacle, de la production de spectacles, devenus formes de la vie réelle, pour autant que la réalité de celle-ci est devenue non réelle, donc apparence, mais apparence qui, en prenant la place de la réalité qu'elle a renvoyée dans les limbes de l'irréalité, est elle-même devenue réelle, matérielle, comme l'indique l'intitulé de la partie conclusive de *La société du spectacle*, « L'idéologie matérialisée » :

« Dans le spectacle..., le monde sensible se trouve remplacé par une sélection d'images qui existe au-dessus de lui, et qui en même temps s'en fait reconnaître comme le sensible par excellence. » (par. 36)

De ceci doit découler une nouvelle interprétation du rôle que joue l'idéologie dans la société, du type de celle que Lefebvre avait déjà proposée. Si l'idéologie surplombe la société, ce n'est pas au sens d'une superstructure immatérielle venant s'ajouter comme un complément à son ordre propre sans modifier celui-ci, et en ne faisant que le refléter à l'identique ; car elle est au contraire partie prenante de cet ordre, et ceci en tant que justement elle y occupe une position de surplomb, c'est-à-dire une position dominante :

« L'idéologie est la *base* de la pensée d'une société de classes, dans le cours conflictuel de l'histoire. Les faits idéologiques n'ont jamais été de simples chimères, mais la conscience déformée des réalités, et en tant que tels des facteurs réels exerçant en retour une réelle action déformante ; d'autant plus la *matérialisation* de l'idéologie qu'entraîne la réussite concrète de la production économique autonomisée, dans la forme du spectacle, confond pratiquement avec la réalité sociale une idéologie qui a pu retailler tout le réel sur son modèle. » (par. 212)

Matérialisée dans le cadre de la société de classes, qui a pour destination de devenir société du spectacle, l'idéologie n'est pas le supplément d'âme dont celle-ci se dote *a posteriori* pour justifier son fonctionnement, elle n'est pas seulement pour elle un moyen d'expression, mais elle est le moteur réel de ce fonctionnement, et ceci du fait même qu'elle impose à cette société sa forme, qui est celle de la domination.

A l'origine du spectacle, et de son règne, il y a donc le fait que la réalité sociale a été séparée d'elle-même, et que, par une opération métonymique de substitution, l'une de ses parties a été prise pour son tout. Ceci est conforme à la nature du rapport de domination, quel que soit le champ où celui-ci s'exerce : si le spectacle est au pouvoir, c'est parce qu'il s'est approprié la forme du pouvoir, qui, pour agir en tant que tel, doit se séparer de l'objet auquel il fait subir sa domination,

ou plutôt doit se séparer de ce que sa domination constitue comme étant son objet, ce qu'il fait en se plaçant au-dessus de lui, alors même qu'il en est l'émanation. C'est pourquoi le monde du spectacle est un monde où règne une implacable oppression, oppression paradoxale puisqu'elle résulte d'un asservissement de la puissance humaine à elle-même, par l'intermédiaire de l'un des résultats de son activité, qui est justement le spectacle et les formes matérielles qui donnent siège à son incarnation. Ce qui est étonnant, et proprement scandaleux, dans le jeu de l'aliénation, c'est donc qu'elle est une auto-aliénation, rendue possible par le mouvement réflexif de la représentation, devenue représentation d'elle-même, représentation de représentation, simulacre sans doute, mais simulacre agissant :

« L'aliénation du spectateur au profit de l'objet contemplé (qui est le résultat de sa propre activité inconsciente) s'exprime ainsi : plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir. L'extériorité du spectacle par rapport à l'homme agissant apparaît en ce que ses propres gestes ne sont plus à lui, mais à un autre qui les lui représente. C'est pourquoi le spectateur ne se sent chez lui nulle part, car le spectacle est partout. » (par. 30)

« (Dans la société du spectacle) la marchandise se contemple elle-même dans un monde qu'elle a créé. » (par. 53)

Le spectacle récupère à son profit la substance vivante prélevée sur ses consommateurs, que ses mécanismes ont rendus autophages : littéralement, et à tous les sens du terme, il les « occupe », en prenant possession d'eux à leur insu. La société du spectacle, qui investit le champ de la vie quotidienne qu'elle ravage en totalité, est comme un territoire occupé en attente des forces qui viendront le libérer.

Très concrètement la séparation qui est le principe générateur de la société du spectacle, ou de la société qui marche au spectacle comme les voitures marchent à l'essence, prend la forme de l'isolement respectif des consommateurs de spectacle, comme l'avait déjà montré Walter Benjamin. Si la société dominée par l'exploitation capitaliste, qui transforme tout en marchandise en faisant définitivement prévaloir la valeur d'échange sur la valeur d'usage, est une société atomisée, c'est parce que ses membres, installés dans une posture de fascination qui fait d'eux, avec leur consentement, des ombres, et tout d'abord les ombres d'eux-mêmes, à l'image des marchandises qu'ils produisent et qu'ils consomment, ne communiquent plus qu'avec les images que leur monde leur renvoie, ce qui du même coup les rend incapables de communiquer directement entre eux. Dans la société du spectacle, il n'y a place que pour des « foules solitaires », dont les membres sont isolés par la même logique qui les rassemble, foules composées d'individus séparés de soi et des autres, et par là condamnés à mener une vie mutilée, parcellisée, vie en miettes dont ils n'ont plus la force de recoller les morceaux épars. Loin de les rapprocher, le spectacle, « qui édifie son unité sur le déchirement » (par. 54), ce qui fait de cette unité « l'unité de la misère » (par. 63), éloigne les hommes les uns des autres, même lorsqu'il paraît les rapprocher en les réunissant dans la contemplation d'un même spectacle. Spectateurs qui ont cessé d'être acteurs, ils sont devenus de pures unités quantitatives, qui s'additionnent sans fusionner, ce qui est le signe que la qualité de vie que le système leur promet pour les attirer dans ses rets est un leurre, dans un contexte où tout, y compris leur propre existence, a été déqualifié sans retour :

« L'unité irréaliste que proclame le spectacle est le masque de la division de classe sur laquelle repose l'unité réelle du mode de production capitaliste. Ce qui oblige les producteurs à participer à l'édification du monde est aussi ce qui les en écarte. Ce qui met en relation les hommes affranchis de leurs limitations locales et nationales est aussi ce qui les éloigne. Ce qui oblige à l'approfondissement du rationnel est aussi ce qui nourrit l'irrationnel de l'exploitation hiérarchique et de la répression. Ce qui fait le pouvoir abstrait de la société fait sa *non-liberté* concrète. » (par. 72)

Que devient la vie quotidienne lorsqu'elle est asservie à la loi du spectacle ? Une vie systématiquement appauvrie dont les actes élémentaires, se loger, s'habiller, se nourrir, etc., ont perdu leur valeur propre, et sont devenus des comportements machinaux, effectués par des somnambules hypnotisés par les images que le spectacle leur renvoie, après les avoir prélevées sur eux et s'en être approprié le contenu à son profit, tel un vampire :

« Le consommateur réel devient consommateur d'illusions. La marchandise est cette illusion effectivement réelle, et le spectacle sa manifestation générale. » (par. 47)

Comme les prisonniers de la caverne du mythe platonicien, les membres de la société du spectacle ne voient que ce qui défile devant eux sur l'écran, et ils sont eux-mêmes devenus des images sur l'écran, parties intégralement prenantes au spectacle qu'ils ont perdu la capacité de voir comme un spectacle qui a converti l'usage la vie, y compris de leur propre vie, en « pseudo-usage » (par. 49). Car telle est la logique à laquelle obéit l'économie de la société du spectacle :

« Elle ne peut que remplacer la satisfaction des premiers besoins humains sommairement reconnus, par une fabrication ininterrompue de pseudo-besoins qui se ramènent au seul pseudo-besoin du maintien de son règne. » (par. 51)

Entraîné dans ce mouvement, le désir de liberté, qui est une composante naturelle de l'existence, est converti, lui aussi, en pseudo-désir, et du même coup dévoyé : ceci résume l'histoire des partis révolutionnaires traditionnels, qui ont confondu l'idée de révolution avec sa version spectaculaire, vedettisée, qui joue, non au service de la vie de la masse disqualifiée, mais à son détriment, comme le démontre son oubli scandaleux de la vie quotidienne et de ses « petits » problèmes auxquels, les ayant complètement banalisés, elle a substitué les grands problèmes de la politique-spectacle que leur mise en scène rend générateurs de profits en tout genre.

Le spectacle fonctionne en imposant, par la force si nécessaire, une certaine idée de ce qui est « bien », qui n'est autre que le système des valeurs sur lesquelles repose son fonctionnement : par ce moyen, il obtient l'adhésion, et une adhésion apparemment volontaire, alors que, de fait, elle a été extorquée. Le principe du spectacle, c'est le rapt, et en tout premier lieu la capture de l'attention qui fait de ses victimes des victimes consentantes voire même avides de leur oppression. D'où la nécessité de se déprendre des illusions sur lesquelles repose le jeu du système, illusions qui ont cessé d'être seulement des illusions à partir du moment où elles se sont incarnées matériellement dans son fonctionnement dont elles garantissent l'efficacité. Mais cette déprise ne peut être seulement spéculative et théorique : elle doit être menée comme une lutte pratique contre les diverses formes prises par l'oppression du spectacle, qui s'est emparé de la vie et a fait d'elle réellement, et non seulement de manière virtuelle, une apparence, un simulacre. La théorie, et en premier lieu la théorie de la société du spectacle, ne devient vraie que dans le milieu concret à l'intérieur duquel elle cesse d'être théorie pure, et devient activité réelle de transformation du monde : c'est sur ce terrain, et lui seul, qu'il est possible de venir à bout de la société du spectacle et de ses leurre. C'est ce qu'a vu Marx lorsqu'il a écrit la onzième thèse sur Feuerbach, mais c'est aussi ce qu'ont oublié dans les faits la plupart des marxismes historiques, qui par ce biais sont redevenus des composantes ou des comparses du système qu'ils prétendaient combattre et qui est parvenu à les instrumentaliser : ils ont été ainsi livrés à l'initiative des professeurs, des politiciens, des bricoleurs de tout poil, qui tous, sous des formes apparemment diverses, celles de l'orthodoxie, de l'efficacité ou de l'utopie, font commerce de spectacle. La triste histoire du mouvement ouvrier est celle de la spoliation dont ses luttes et ses sacrifices ont fait l'objet, qui a converti ses rêves de libération en de nouvelles formes de son aliénation, comme les errements du socialisme dit réel et sa dérive bureaucratique, version caricaturale de la société du spectacle, en fournissent le témoignage consternant.

Alors, comment agir sur la société du spectacle, alors même qu'on est pris dans son système ? Lefebvre avait résolu ce problème en prenant appui sur la dialectique qui, d'emblée, établit que la cohérence de ce système est un leurre : les mécanismes de l'aliénation ne jouent pas uniment, donc sans crise, sous la forme d'une oppression qui s'imposerait sans résistance ; mais, à même leur fonctionnement, ils suscitent en permanence des possibilités de résistance, qui reflètent leurs propres contradictions internes. En reconstituant la logique de la société du spectacle avec une rigueur implacable qui lui restitue les allures du système, et d'un système fermé, qui ne peut évoluer qu'en aggravant l'oppression dont il constitue le principe, et en étendant le champ d'application de celle-ci, selon une dynamique de mondialisation, Debord rend apparemment très difficile à penser et à entreprendre une critique de la vie quotidienne au sens d'une critique de la vie quotidienne par elle-même, prenant appui au jour le jour sur ses propres contradictions : alors que le système de la société du spectacle, qui transforme tout ce qu'il touche en son apparence ou en son image, est lui-même une apparence, donc un pseudo-système, un tigre de papier, qui agit d'autant mieux sur les gens qu'il insinue dans leur esprit l'illusion de son implacable systématisme. En prêtant à la société

du spectacle et à son fonctionnement une absolue systématisme, qui, selon lui, fait toute sa force, Debord semble la vouer à perpétuer son oppression en la reproduisant à travers de nouvelles formes. Et, du même coup, il n'a d'autre solution que le repli romantique dans une attitude avant-gardiste, qui, refusant tout compromis, et adoptant sans concession « le style de la négation » (par. 204), préconise, comme étant la seule envisageable, une sortie violente hors du système ; celle-ci est effectuée à travers des actions exemplaires, on serait tenté de dire spectaculaires, mais au sens cette fois d'un contre-spectacle ; ces actions sont accomplies par quelques personnes, qui, liées entre elles par des raisons avant tout affectives, donc des groupes d'amis unis par une connivence émotionnelle renforcée par la pratique commune du dérèglement de tous les sens, ont décidé d'adopter cette position de rupture libératrice, en pariant que, l'effet de surprise aidant, elles feraient école, et entraîneraient avec elles, ou plutôt derrière elles, des portions de plus en plus grandes des foules abruties par le spectacle. Étaient par là même programmées les trouvailles et les impasses du mouvement situationniste, hanté par les modèles de la conspiration et de la société secrète dont il a effectué la résurgence, tout en essayant de mettre au point les formes inédites de gestion de la vie quotidienne qu'il a préconisées en vue de contrer la société du spectacle, et de parvenir à révolutionner le monde.

Quel genre de luttes concrètes permettra d'éroder l'oppression exercée sur la vie quotidienne par la société du spectacle et son système, alors même que la domination exercée par celui-ci paraît imparable ? Au point de vue de Debord, le seul recours se trouve dans des procédures de contournement ou de détournement (le par. 208 de *La société du spectacle* ébauche une description de ces procédures), ce qui est une version actualisée du renversement feuerbachien : étant donné que la société du spectacle procède d'un détournement des puissances immédiates de la vie, qu'elle dénature, il n'y a rien d'autre à faire qu'à retourner contre elle-même la pratique du détournement, par une sorte de mouvement de négation de la négation, avec l'espoir que celui-ci ait pour solde un retour à la pureté originelle. Détourner, c'est reproduire, donc effectuer une répétition, mais dans des conditions où celle-ci est productrice de différence : c'est le même qui revient, mais devenu autre, et à la limite le contraire de ce qu'il était ; mais, dans la mesure où le même qui est ainsi reproduit est le résultat d'une altération, l'autre qu'engendre sa répétition détournante est, inversement, de l'ordre du même, le même tel qu'il est restitué lorsqu'il est mis fin au mouvement de son altération : il est en principe la chose même rendue à sa nature immédiate. Et cette chose même, c'est la vie libérée de l'oppression qu'exerce sur elle le spectacle sous toutes ses formes.

C'est cette procédure que Debord a mise en œuvre et donnée à voir, littéralement exposée, en composant ce livre étonnant que sont ses *Mémoires*, ouvrage labyrinthique dont la lecture paraît réservée à des initiés, dont d'ailleurs aucun ne devrait avoir le privilège d'en dissiper toutes les énigmes (un décryptage d'ensemble en a été proposé par Boris Donné dans *Pour mémoires, Un essai d'élucidation des Mémoires de Guy Debord*, éd. Allia, 2004). Ces *Mémoires* (d'abord parues sous une forme confidentielle à Copenhague, ont été republiées en 1993 aux éditions J.J. Pauvert, et en 2004 aux éditions Allia), réalisées en 1958, avec la collaboration d'Asger Jorn, artiste danois membre important du mouvement Cobra (1945-1951) avec qui Debord a collaboré à plusieurs reprises, avaient pour objectif de fixer, en recyclant des éléments préfabriqués, sans autres ajouts que ceux apportés par les interventions de Jorn, certaines des expériences cruciales effectuées par Debord et le groupe de jeunes gens qui l'entouraient durant les années 1952-1953 (tous avaient alors une vingtaine d'années). En tête du premier épisode de ces « mémoires » était placée cette épigraphe :

« Laissons les morts enterrer les morts, et les plaindre... Notre sort sera d'être les premiers à entrer vivants dans la vie nouvelle. » (Marx, *Lettre à Ruge*)

Être les premiers à entrer dans une vie nouvelle : tel était le rêve poursuivi par ceux qui ne s'appelaient pas encore « situationnistes », et dont le programme s'est forgé au cours des moments de vie entre tous émouvants dont *Mémoires* rapporte, sur un mode distancié, épinglées à la surface d'une cinquantaine de planches, en trois épisodes successifs (juin 1952, décembre 1952, septembre 1953), les impressions fragmentées, éclatées. Lorsque le livre a été réédité quarante ans

plus tard en 1993, Debord en a ainsi justifié la déconcertante composition dans un texte intitulé « Attestations » :

« J'ai publié des *Mémoires* qui n'étaient franchement composés que de citations très variées, sans compter une seule phrase, même brève, qui soit de moi. J'ai offert cet anti-livre à mes amis, sans plus. Personne d'autre n'a été avisé de son existence. « Je voulais parler la belle langue de mon siècle. » Je ne tenais pas tellement à être écouté. »

(« Je voulais parler la belle langue de mon siècle » est une citation de Baudelaire : cette citation, qui, sous l'appellation « belle langue », ne fait pas seulement allusion aux règles du bien dire, mais suggère la décision d'épouser son époque en exprimant la vérité au mieux et au plus de ce qu'elle est, est la toute dernière à figurer dans l'ouvrage)

Les citations, qui constituent la seule partie écrite de l'anti-livre, étaient disposées autour de « structures portantes » colorées réalisées par Asger Jorn, suivant un principe de distribution apparemment aléatoire, sans doute très étudié, qui fait de l'ouvrage, indépendamment du message qu'il diffuse sous des formes cryptées, une assez sidérante œuvre d'art, dont les techniques rappellent celles du collage ou du montage photographique. Au moment de sa réédition, a été annexé à ces *Mémoires*, sur la base des indications notées par Debord lui-même sur son exemplaire personnel, un répertoire de ces citations, ou du moins d'une partie d'entre elles, qui en révèle les sources : Shakespeare, Pascal, Bossuet, Baudelaire, mais aussi des manuels scolaires, des articles de journaux, des prospectus publicitaires, des romans policiers, un bric-à-brac de notations d'origines on ne peut plus variées, qui mêle des références aux aspects grandioses de l'existence magnifiés par les prestiges de la littérature et aux aspects mesquins de la toute petite vie sous ses aspects les plus anodins et les plus quotidiens, en plaçant toutes ces références sur un même plan où le splendide ne se distingue plus du dérisoire, et réciproquement. Voici, à titre d'échantillons, quelques-unes de ces citations, qui, bien sûr, sont le plus souvent tronquées et caviardées :

« une destinée mauvaise, pour que nous soyons l'entretien des hommes à venir » (*Iliade*)

« la haine de tous et de nous-mêmes » (Baudelaire)

« j'abonde en penchants diversement criminels que je satisfais par tous les moyens » (Shakespeare, *Macbeth*)

« Les eaux tièdes de l'Amérique » (manuel de géographie)

« Quand elle se fut débarrassée du cache-sexe » (roman policier)

Enumérées à la suite, comme elles le sont ici, ces citations produisent immédiatement un effet d'incongruité. Dispersées à la surface des planches coloriées par Jorn dont l'assemblage constitue l'ouvrage, elles explosent au regard comme un feu d'artifice, éblouissant et aveuglant.

L'ouvrage ne se prêtant de toutes façons pas à une « lecture » suivie, prenons un peu au hasard [l'une de ces planches](#), la deuxième du troisième épisode, daté de septembre 1953, de ces *Mémoires*, qui ne sont pas paginées. A peu près au centre de la page, légèrement penchée en biais, se trouve la notation « nous étions quelques-uns » à laquelle fait écho, dans la page qui suit immédiatement, la formule « Nous n'étions pas tant », que, dans le répertoire de ses citations, Debord se rapporte à lui-même, ainsi constitué simultanément en auteur et en objet du détournement. Le sens de ces phrases, qui révèlent clairement le caractère réservé d'une entreprise menée en commun dans le cadre d'un groupe solidaire des plus restreints ayant les allures d'un cénacle, est confirmé par le segment renvoyé vers le haut à gauche, comme en apesanteur, qui signale « cette gratuité du mouvement des groupes qui se forment et se déforment et qui, pourtant, ne sauraient suivre d'autre itinéraire » ; cette citation non répertoriée s'applique à ces réunions plus ou moins aléatoires d'individus occasionnellement rassemblés dans la poursuite d'un but commun, qui n'a pas besoin d'être nettement exprimé, et qui d'ailleurs se modifie au gré de leurs expériences faites de rencontres et d'occasions. Ce que fait mieux comprendre, sur la face droite de la page, à peu près au même niveau, la remarque « En effet, c'est un jeu » : gratuité d'un jeu collectif, rigueur d'un itinéraire qui élabore au fur et à mesure sa nécessité, les deux vont ensemble. Cette démarche ludique, qui rappelle les jeux des surréalistes, n'en affiche pas moins une certaine gravité, suggérée au bas de la page par la phrase « Dans une aventure d'une telle envergure il serait ridicule de vouloir fixer des priorités ou des suites », citation que le répertoire présente comme « tirée des souvenirs d'un dadaïste », et qui signale, en dépit de l'absence apparente de logique d'une telle entreprise, son sérieux, ou plutôt son « envergure », quelle que soit la limitation manifeste de ses enjeux immédiats. Tout en bas, à gauche, la formule « revêtir tout le monde extérieur d'une

intensité d'intérêt », empruntée à Edgar Poe, donne la mesure de l'importance de l'entreprise en question, qui vise à créer les conditions permettant de mener une vie plus intense, à rebours du désintérêt, - Pascal, que Debord cite souvent, dirait l'indifférence -, qu'on lui consacre ordinairement. Quelle est la nature des nouveaux intérêts ainsi créés ? Tout en haut de la page, il est fait renvoi à « ce qu'on appelle aujourd'hui l'*urbanisme*, c'est-à-dire l'art d'aménager et d'embellir les divertissements » (formule présentée dans le répertoire, sans davantage de précision, comme une « phrase altérée »), ce qui revient à présenter l'espace de la ville comme un lieu permanent d'invention, en dépit des cloisonnements qui, au premier abord, en referment et en rigidifient les structures. L'aventure menée par quelques-uns que relate *Mémoires*, aventure dont le caractère bouleversant est signifié par la citation de Baudelaire « Les années n'infirmant que les membres et nous avons déformé les passions », qui est placée immédiatement au-dessous de la phrase sur l'urbanisme, a consisté en grande part, voire même pour l'essentiel, à réoccuper la ville en superposant à son plan officiel des lignes d'erre inédites : c'est dans cet esprit par exemple, qu'en 1956, le n° 9 de *Lèvres nues*, revue des surréalistes belges à laquelle collaboraient assez régulièrement Debord et ses amis, avait publié un document intitulé « Position du continent Contrescarpe », présenté comme « Monographie établie par le groupe de Recherche psychogéographique de l'Internationale lettriste ». Pratiquer le nouvel urbanisme qui se soucie avant tout d'embellir et d'aménager les divertissements, et du même coup d'ouvrir la possibilité de « L'intrusion dans les fêtes futures » dont parle la phrase basculée sur le haut droit de la page, citation non répertoriée, c'est mettre en œuvre les enseignements de cette énigmatique « psychogéographie », idée essentielle qui prend tout son sens à travers la référence, annoncée et comme soulignée par une trace rouge, à « **la dérive** » (en caractères gras dans le texte), référence reprise un peu plus bas par l'allusion ironique à « l'apparition des dériveurs », que le répertoire des citations présente comme étant empruntée à « un article sur les loisirs (à propos de bateaux à bas prix) ». Tout en bas, sur la droite de la page, comme imprimée dans la marge, de manière à la soustraire à une lecture inattentive, l'indication cruciale « aider à créer une situation », explicite le but fixé à cette dérive, dont la déviance se veut créatrice. Créatrice de quoi ? de « situation », mot clé, et comme aimanté, vers lequel convergent secrètement tous les segments d'énonciation dispersés à la surface de la page, et qui, lorsqu'il est utilisé par Debord, est bien sûr chargé d'une particulière intensité, et d'une signification tout à fait spéciale.

Pour maîtriser cette signification, il faut partir de l'idée de dérive, à laquelle Debord a consacré un texte important, « Théorie de la dérive », publié en 1956 dans le n° 9 des *Lèvres Nues*, dans lequel apparaît pour la première fois l'adjectif « situationniste ». Ce texte commence ainsi :

« Entre les divers procédés situationnistes, la dérive se définit comme une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludique-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade.

Une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. La part de l'aléatoire est ici moins déterminante qu'on ne croit : du point de vue de la dérive, il existe un relief psychogéographique des villes, avec des courants constants, des points fixes et des tourbillons qui rendent l'accès ou la sortie de certaines zones fort malaisées.

Mais la dérive, dans son unité, comprend à la fois ce laisser-aller et sa contradiction nécessaire : la domination des variations psychogéographiques par la connaissance et le calcul de leurs possibilités. »

La dérive, « technique du passage hâtif à travers des ambiances variées », est donc un art de se déplacer mentalement dans l'espace (c'est exactement ce que signifie l'expression « psychogéographie »). Cela en fait une manière originale de répondre à la question : « Comment s'orienter dans la pensée ? » S'orienter dans la pensée, en se donnant à cet effet les repères matériels indispensables, c'est alors parcourir un espace préexistant, celui de la ville, en en ignorant les usages reconnus comme normaux, et en le redécouvrant sous des formes inédites, et insolites, comme s'il s'agissait d'explorer une *terra incognita*. Le passage du texte qui évoque les courants,

points fixes et tourbillons que cette exploration doit affronter semble décrire l'aventure périlleuse d'un voyage en mer, du genre de ceux dont parlent *Les aventures d'Arthur Gordon Pym* ou *L'île au trésor* (plusieurs citations des *Mémoires* sont d'ailleurs reprises à Poe et à Stevenson). Une telle activité est « ludique-constructive » : ludique dans la mesure où, n'obéissant à aucun plan préétabli et à aucune règle fixée *a priori*, littéralement elle s'embarque dans la voie du jeu, comme le parieur de Pascal ; et constructive dans la mesure où elle superpose à la représentation du bien connu la vision de l'inconnu, du nouveau, suivant une démarche dont la dimension poétique fait penser au Rimbaud du *Bateau Ivre* et des *Illuminations* : celui-ci, ayant lui aussi largué les amarres, s'était abandonné à une dérive exploratoire riche en surprises intenses et variées, qui avait fait apparaître un monde sans dessus dessous, où les plus simples choses paraissent avoir échangé leurs places, et où la vie a complètement modifié ses allures.

Cette transmutation, telle que Debord la préconise, n'a cependant rien de magique : la dérive situationniste ne comporte aucun caractère ésotérique ; si elle renonce aux reposantes certitudes de la terre ferme, et se tourne vers le grand large, elle ne prétend jamais décoller d'ici-bas, et n'aspire à rejoindre aucun ailleurs mystique, du type de celui dont rêvaient les surréalistes : leurs errances à travers Paris conduisaient Debord et ses compagnons de bistrot en bistrot, - et la grande ville et sa banlieue en comportent de fort étranges -, mais ne les amenaient pas à faire arrêt, comme aimait à le faire Breton, chez des voyantes extralucides. C'est pourquoi les préoccupations qui animent cette démarche sont aussi, en dépit de l'état d'excitation proche de la transe qui en est l'accompagnement obligé, scientifiques, au sens de la recherche lucide d'une meilleure connaissance du monde qui nous entoure : Debord était apparemment passionné par la géographie, discipline qui, justement, représente la tentative d'une maîtrise de l'espace par la pensée. Lorsque la Théorie de la dérive fixe à celle-ci pour but « la domination des variations psychogéographiques par la connaissance et le calcul de leurs possibilités », faisant ainsi indirectement référence au calcul des chances dont Pascal s'était servi pour établir le modèle de son pari, elle ouvre la perspective d'une reprise de possession de la réalité et de ses rapports, reprise de possession dont l'intransigible rigueur doit faire pièce à l'oppression exercée par la société du spectacle. Ceci, on peut non seulement l'espérer en le projetant dans la dimension de l'utopie ou du rêve, mais aussi le prévoir, et même le prédire, comme se risque à le faire Debord dans les dernières lignes de sa Théorie de la dérive :

« Les difficultés de la dérive sont celles de la liberté. Tout porte à croire que l'avenir précipitera le changement irréversible du comportement et du décor de la société actuelle. Un jour, on construira des villes pour dériver. On peut utiliser, avec des retouches relativement légères, certaines zones qui existent déjà. On peut utiliser certaines personnes qui existent déjà. »

Ceci nous ramène à la lettre de Marx à Ruge dont Debord avait placé un extrait en exergue au premier épisode de ses *Mémoires*. Cette lettre (dont le contenu a été analysé dans le cadre de la séance du 9/1/2002 de « La philosophie au sens large ») avait été publiée dans l'unique n° des *Annales franco-allemandes* paru en 1845 à Paris où Marx était venu s'installer parce qu'il y voyait le foyer de l'action révolutionnaire susceptible de transformer réellement le monde et la société. Cette lettre avait été écrite en réaction à une déclaration désabusée de son correspondant Ruge, qui avait avoué ne plus croire à la possibilité d'une telle révolution, ce à quoi Marx avait répondu :

« Laissez les morts enterrer leurs morts et les plaindre. C'est au contraire un sort enviable d'être les premiers à entrer vivants dans la vie nouvelle (ici s'arrête la citation de Debord) ; ce sort sera le nôtre. Il est vrai, le vieux monde appartient aux philistins. Mais nous ne devons pas le traiter comme un épouvantail dont on se détourne craintivement. Nous devons au contraire le regarder de très près... Nous devons, de notre côté, tirer au grand jour l'ancien monde et donner une forme positive au nouveau. »

C'est précisément la tâche que Debord s'était assignée, et dont un premier aperçu avait été fourni par un texte collectif intitulé « ... Une idée neuve en Europe... », publié en 1954 dans le n° 7 de *Potlatch*, qui était le bulletin de liaison de l'Internationale Lettriste, section dissidente du mouvement lettriste qui devait, en 1957, céder la place à l'Internationale Situationniste (un recueil de cette publication est disponible dans la série Folio des éditions Gallimard, n° 2906, 1996). On pouvait y lire ceci :

« Une seule entreprise nous paraît digne de considération : c'est la mise au point d'un divertissement intégral.

L'aventurier est celui qui fait arriver les aventures, plus que celui à qui les aventures arrivent.

La *construction de situations* sera la réalisation continue d'un grand jeu délibérément choisi ; le passage de l'un à l'autre de ces décors et de ces conflits dont les personnages d'une tragédie mouraient en vingt-quatre heures. Mais le temps de vivre ne manquera plus.

À cette synthèse devront concourir une critique du comportement, un urbanisme influentiel, une technique des ambiances et des rapports, dont nous connaissons les premiers principes.

Il faudra réinventer en permanence l'attraction souveraine que Charles Fourier désignait dans le libre jeu des passions. » (p. 51)

Indépendamment de la référence explicite à Fourier, auquel Breton avait consacré en 1947 son *Ode à Charles Fourier*, ce passage est fabriqué à partir d'un certain nombre de « détournements » significatifs : B. Donné montre dans son ouvrage de décryptage des *Mémoires* (p.126-127) que la phrase « L'aventurier est celui qui fait arriver les aventures, plus que celui à qui les aventures arrivent » est reprise à *La Nausée* de Sartre (précisément à la théorie des « moments parfaits » exposée par Anny ; ceci permet d'avancer l'hypothèse que la notion de « situation » a pu venir de Sartre à Debord, qui l'a retravaillée à sa façon) ; la notion de « divertissement intégral » fait penser à Pascal ; l'allusion au « grand jeu » évoque le mouvement poétique créé sous cette appellation (Le Grand Jeu) avant la guerre par Daumal et Gilbert-Lecomte, qui étaient déjà, en dépit de leur goût pour l'ésotérisme, des sortes de situationnistes avant la lettre. Est surtout intéressante l'évocation de la règle des trois unités mise en œuvre par la tragédie classique, qui suggère l'idée selon laquelle la vie doit devenir un théâtre, à la manière d'un contre-spectacle, dont tous les « moments » font l'objet d'une savante élaboration, à l'aide de techniques appropriées comme l'« urbanisme influentiel », la « technique des ambiances », etc. Cette élaboration s'effectue à travers une « construction de situations », qui élève la pratique de la dérive, génératrice d'occasions et de rencontres qui peuvent être fabuleuses, au rang d'un art à part entière, art de vivre qui est aussi un art de l'éphémère.

L'écrit fondateur de l'Internationale Situationniste en 1957 est précisément intitulé « Rapport sur la construction des situations » (ce texte est disponible dans un petit volume des éditions Mille et une Nuits paru en 2000). Ce texte très politique trace le programme d'une révolution culturelle appuyée sur le principe suivant :

« Ce qu'on appelle la culture reflète, mais aussi préfigure, dans une société donnée, les possibilités d'organisation de la vie. » (p. 7)

La culture, ce n'est pas seulement le reflet d'un état social donné, dont elle reproduirait les caractères à l'identique, mais elle représente le champ où ce réel se projette dynamiquement en avant de lui-même vers un avenir possible. C'est pourquoi l'action culturelle, comme l'avait dans un tout autre contexte soutenu Gramsci, est un enjeu décisif du point de vue de la transformation révolutionnaire de la société : on pourrait soutenir que la culture est le maillon faible, sur lequel une pression peut être exercée, qui fera basculer l'ensemble de l'édifice social. Selon Debord, la société du spectacle, comme son nom même l'indique, marche à la culture : c'est donc sur le plan de la culture qu'il faut en premier lieu intervenir pour en ébranler l'ordre. Par culture, il faut entendre principalement ce qui concerne la vie quotidienne, ses usages, ses conventions acquises, que la construction de situations amène à perturber. Il s'agit donc d'une culture non pas théorique, mais pratique :

« Une action révolutionnaire dans la culture ne saurait avoir pour but de traduire ou d'expliquer la vie, mais de l'élargir. Il faut faire reculer partout le malheur. » (p. 29)

C'est-à-dire qu'il faut soustraire la vie à son état misérable, lui restituer sa grandeur native, sa plénitude authentique, ce qui, à nouveau, nous ramène à Feuerbach : un Feuerbach proprement urbanisé, sinon policé, et qui cherche dans un nouvel usage de la ville et de ses « ambiances », et non dans la vie à la campagne, image idéalisée du jardin d'éden, un moyen de restituer à l'existence le sens dont elle a été dépossédée. Dans son paradis retrouvé, l'homme naturel de Feuerbach vit seul avec sa compagne, comme un individu qui se suffit à lui-même, séparé de toute communauté : il n'en va pas de même de l'homme situationniste qui, lui, cultive le goût des petites communautés

d'avant-garde, véritables sociétés secrètes, entre les mains desquelles l'avenir de l'humanité serait déposé. De là ce programme pratique :

« Il faut entreprendre maintenant un travail collectif organisé, tendant à un emploi unitaire de tous les moyens de bouleversement de la vie quotidienne. C'est-à-dire que nous devons d'abord reconnaître l'interdépendance de ces moyens, dans la perspective d'une plus grande domination de la nature, d'une plus grande liberté. Nous devons construire des ambiances nouvelles qui soient à la fois le produit et l'instrument de comportements nouveaux. Pour ce faire, il faut utiliser empiriquement, au départ, les démarches quotidiennes et les formes culturelles qui existent actuellement, en leur contestant toute valeur propre. » (p. 30)

Bref, partout où l'occasion s'en présente, créer du scandale, foutre la merde. Dans la tourmente de soixante huit, les situationnistes, qui avaient le génie de la nuisance, ne s'en sont pas privés, et se sont adonnés à ce grand jeu avec un certain succès, ce qui a fait connaître leur action du grand public. La vie de tous les jours en a-t-elle été changée pour tous, comme ils le promettaient ? On peut, hélas en douter, ce qui n'ôte pas à leur entreprise, avec toutes les « dérives » auxquelles elle a donné lieu, sa valeur de témoignage concernant le désir de vivre autrement dont l'intérêt qu'on consacre à la vie quotidienne et à ses problèmes ne peut être séparé.

Copyright Pierre Macherey